

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-326-Est-ce-ainsi-que-les.html>



I.D n° 326 : Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mercredi 20 avril 2011

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

On ne peut entendre **Ian Monk** lire *Plouk Town* sans en conserver un souvenir tenace, - du poème lui-même mais aussi de la voix de l'auteur, de ces accentuations rythmiques. J'ai eu la chance et par deux fois à Nevers, en février dernier, à l'occasion de *Temps de Paroles*, de découvrir cette poésie à la fois savante et populaire, jubilatoire et déprimante, de celle dont on prend incontestablement plaisir à la première écoute, mais dont on a envie à la suite d'aller tâter le tissu, en vérifier la teneur et la qualité. Vérification donc après coup dans le livre même, dont on me dit qu'il est en voie d'épuisement, mais qu'il sera bientôt, et heureusement, réédité en poche.

Chacun connaît les *Djinns* de Victor Hugo, ce poème qui commence comme une modeste brise de vers de deux syllabes et qui va enfler au fur et à mesure de son développement : transposez le crescendo à la dimension d'un livre, - peut-être faudrait-il dans le même temps, pour mieux cerner le propos, transformer en *jeans* les *djinns* - et vous obtiendrez l'apparence de *Plouk Town*. On subodore que les règles, - les contraintes, devrais-je dire, pour emprunter un vocabulaire plus exact à l'Oulipo auquel appartient Ian Monk, comme Jacques Roubaud qui introduit l'ouvrage par un performance oulipique - sont nombreuses et complexes, même si l'on en devine certaines ici ou là. Ce qui importe, c'est que dans cette structure savante se coule une matière a priori moins noble, un langage et un quotidien populaires, une vulgarité prosaïque qui renvoient à une réalité dont le plus souvent la poésie se détourne, sinon chez un Charles Pennequin par exemple où *La Ville est un trou* (P.o.I éd.).

« *La pauvreté te cogne la gueule à Plouk Town* ». Sûr. C'est de cette réalité-là, cette « misère du monde », dont la poésie de Ian Monk rend compte, avec laquelle il provoque le lecteur. Il est vrai qu'à l'audition l'on rit volontiers et que la verve du propos, le déluge langagier émoussent dans l'instant l'esprit critique. A livre ouvert, on demeure davantage circonspect : plutôt qu'une nouveauté, cette poésie, avec sa reconstitution du langage familier, ces soliloques du pauvre, de ces populations abandonnées en banlieue ou dans des cités anciennement industrielles, ne fait-elle pas de Ian Monk un Jehan Rictus d'aujourd'hui ?

Reconnaissons que l'auteur ne se désolidarise pas de ces prolos dont il a choisi de partager la vie désespérante ; lui-même se met en scène, plouk parmi les plouks, partageant les gestes dérisoires et machinaux de ses voisins : là, *le britich fait un billard*, ici *le britich vient acheter des clops*, à la différence toutefois, me semble-t-il que ceux qu'il côtoie sont condamnés à perpétuité à cette vie, alors que Ian Monk peut s'en tirer - se tirer - dès lors qu'il le décidera.

Devant le collège Boris Vian le samedi

onze octobre à onze heure et demie

les mômes mâchent et crachent leur

gum

créent un motif de pois grisâtres sur

(Suite de la chronique en [I.D n°326 bis](#))